

Prix : 95 centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

THÉÂTRE
D'ESCHYLE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

THÉÂTRE

D'ESCHYLE

THÉÂTRE
D'ESCHYLE



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

—
Tous droits réservés

NOTICE SUR ESCHYLE

On sait peu de chose de la vie d'Eschyle, et le peu qu'on en sait est entremêlé de fables. Le temps où il vécut était celui des prodiges de la Grèce ; les poètes chantaient des merveilles, les guerriers en exécutaient.

Eschyle, fils d'Euphorion, serait né à Éleusis, bourg de l'Attique, en 525 avant J.-C. ; vaillant soldat, comme ses deux frères, Amynias et Cynégire, il se distingua, avant d'être un grand poète, aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée ; et il est aisé de voir que, dans sa tragédie des Perses, la bataille de Salamine est peinte avec des couleurs et des détails uniquement propres à un guerrier qui y avait été tout à la fois acteur et témoin.

Cette gloire, acquise tant sur le champ de bataille que sur le théâtre, ne devait pas le préserver des mauvais jours ; sa vieillesse fut attristée par le succès que Simonide remporta sur lui dans un concours de poésie, et suivant une autre tradition, ce fut Sophocle qui, pour son premier essai dans la tragédie, lui disputa le prix et l'emporta. Quoi qu'il en soit, Eschyle, blessé au cœur par cette défaite, quitta Athènes et se réfugia en Sicile pour n'être pas témoin des succès de son rival. On raconte qu'il serait mort trois ans plus tard, en 456 avant J.-C., le crâne brisé par une tortue qu'un aigle aurait laissé tomber sur sa tête.

Les habitants de Géla, où il s'était établi, lui rendirent de

pompeux honneurs et mirent sur son tombeau une inscription qui disait d'une manière simple, mais noble, tout ce qu'il était nécessaire de savoir sur sa vie¹; elle ne parlait pas de ses ouvrages, toute la Grèce en parlait assez. La voici :

CE TOMBEAU RENFERME ESCHYLE, FILS D'EUPHORION, NÉ DANS L'ATTIQUE, MORT DANS LES CAMPAGNES FÉCONDES DE GÉLA. LE MÈDE A LA LONGUE CHEVELURE ET LES BOIS SI RENOMMÉS DE MARATHON RENDENT TÉMOIGNAGE A SA VALEUR.

Eschyle a mérité le titre de « père de la tragédie grecque » ; en effet, non seulement il créa la tragédie régulière, remplaça les chœurs par un personnage, et pensa que les meurtres devaient se passer derrière la scène, mais encore il transforma le théâtre dans ses parties matérielles et scéniques. Le premier il se servit de décors, de costumes appropriés à l'action, exhaussa la scène et fut l'inventeur du masque,

Des soixante-dix ou quatre-vingt tragédies d'Eschyle il ne nous en reste que sept : Prométhée enchaîné, les Sept contre Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Choéphores, les Euménides et les Suppliantes. L'idée de la fatalité inexorable domine dans toutes ces pièces ; puisant dans les récits d'Homère, il remplit son âme de l'idée du grand et du beau et apprit à peindre les vertus des Patrocle, des Teucer, des Timoléon, pour enflammer par ces modèles le cœur de ses concitoyens et les porter à imiter ces grands hommes.

1. On admet généralement qu'Eschyle fut l'auteur de cette inscription.

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

Tragédie

AVANT-PROPOS

C'est une des trois tragédies qu'Eschyle avait composées sur Prométhée ; à savoir, son vol, ses liens et sa délivrance. Il ne nous reste que la seconde pièce. Le sujet et toute la suite en sont assez bizarres : c'est le supplice de Prométhée, mais un peu différent de celui que les autres poètes nous ont représenté.

La Force et la Violence, enfants du Styx, arrivent avec Vulcain dans un désert affreux et réitèrent à Vulcain, de la part de Jupiter, l'ordre d'enchaîner Prométhée sur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu céleste, et d'en avoir fait part aux hommes. Vulcain, quoique intéressé dans ce vol, comme dieu du feu, ne peut, par pitié, se déterminer à devenir le ministre du supplice d'un dieu, car Prométhée est supposé tel. D'un autre côté l'ordre de Jupiter est précis.

Le dieu du feu cède à la suprême puissance de Jupiter, qu'on suppose nouveau souverain. Il déploie ses chaînes, déjà préparées, et il attache l'infortuné Prométhée, criminel seulement pour avoir trop aimé les hommes.

Le malheureux dieu, qui jusque-là n'avait rien dit, appelle l'éther, les vents, les fontaines et la mer, la terre et le soleil, à témoin de l'injustice que les dieux font à un dieu. Au milieu de ses plaintes, il entend comme des oiseaux voltiger autour de son rocher ; ce sont des nymphes, filles de l'Océan et de Thétis, qui viennent le consoler.

L'Océan, lui-même, en qualité d'oncle de Prométhée, vient prendre part aux malheurs de son neveu. Il donne à Prométhée le salutaire conseil de fléchir devant Jupiter, et de céder à la souveraine puissance. Il s'offre même, en qualité de médiateur, à calmer la colère du dieu offensé. Mais Prométhée, fondé sur la connaissance qu'il a du caractère implacable de Jupiter, refuse ces offres, et l'Océan, convaincu à la fin par les raisons de Prométhée, se retire comme il était venu.

Io¹, qui doit servir de dénouement à la pièce, arrive en

¹ Io est la déesse Isis, adorée des Égyptiens. Son père Inachus fonda le royaume d'Argos. Il régnait environ 346 ans avant la sortie des enfants d'Israël hors d'Égypte.

Scythie, comme par hasard, sans savoir où sa fureur l'a conduite. Elle le demande à Prométhée, qu'elle est surprise de trouver en cet état. Celui-ci, comme dieu, la reconnaît. Elle en est étonnée. Elle l'interroge sur la durée de ses maux. Il craint de lui répondre, de peur de l'affliger. Elle insiste; elle le presse; mais Prométhée veut qu'auparavant elle raconte ses aventures aux Nymphes marines qui sont sœurs d'Inachus, père d'Io; en faveur de ses tantes elle fait son récit. Ensuite Prométhée lui révèle les autres voyages auxquels la jalouse Junon la condamne, et il achève sa prophétie avec les derniers emportements du mépris à l'égard de Jupiter. Sur ces entrefaites Mercure arrive en fendant les airs. Il ordonne à Prométhée, de la part de Jupiter, de s'expliquer sur ce qu'il a annoncé. Mais Prométhée montre une fermeté inébranlable.

Mercure, après lui avoir déclaré qu'il va être précipité dans les débris du rocher, et qu'il ne reverra le jour que pour livrer ses entrailles renaissantes en proie à des vautours, le prie de suivre son conseil et de céder, tandis qu'il en est temps encore. Le chœur se joint à Mercure. Mais Prométhée, aigri au dernier point, n'en devient que plus féroce; de manière que le messenger des dieux avertit les nymphes de s'écarter pour éviter la foudre. Les nymphes refusent d'abandonner un malheureux. On entend aussitôt un bruit épouvantable dans les airs. (c'est Prométhée lui-même qui l'annonce). Le tonnerre gronde, la terre tremble, les éclairs brillent, les vents déchaînés mugissent; les monceaux de poussière s'élèvent, l'air et la mer sont confondus et à l'instant Prométhée disparaît.

PERSONNAGES

LA FORCE.

LA VIOLENCE.

VULCAIN.

PROMÉTHÉE.

LE CHOEUR, composé des nymphes, filles de l'Océan.

L'OCÉAN.

IO.

MERCURE.

La scène est en Scythie.

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FORCE, LA VIOLENCE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

LA FORCE.

Nous voici parvenus aux extrémités de la terre, dans la Scythie, au fond d'un désert impraticable : Vulcain, c'est à toi de songer aux ordres que ton père t'a donnés. Sur ces rocs escarpés, attache indissolublement, avec des chaînes de diamant, ce hardi protecteur des humains ; il a dérobé ton attribut, le feu, organe de tous les arts ; il en a fait part aux hommes ; c'est un crime dont la vengeance intéresse tous les dieux. Qu'il apprenne à respecter le pouvoir de Jupiter ; qu'il cesse de tout sacrifier aux mortels.

VULCAIN.

Divinités impitoyables, pour vous les ordres de Jupiter ont été faciles à remplir, et n'ont plus rien qui vous arrête. Mais moi, comment aurai-je le courage d'enchaîner, sur ce roc voisin des orages, un dieu à qui le sang m'allie ? toutefois la nécessité m'y contraint ; il est dangereux de braver la volonté de mon père. Fils trop entreprenant de la sage

Thémis, malgré moi, malgré toi, je vais t'attacher avec des chaînes d'airain que rien ne pourra briser, sur ce mont inhabité, où tu n'entendras la voix, ni ne verras le visage d'aucun mortel ; où, brûlé lentement par les rayons ardents du soleil, ton corps brunira. Là, toujours trop tard à ton gré, la nuit parsemée d'étoiles viendra obscurcir le jour, et trop tard le soleil viendra sécher la rosée du matin ; car la douleur du mal présent t'accablera sans cesse ; et ton libérateur n'est pas né. Voilà le fruit de ton amitié pour les humains. Dieu toi-même, sans crainte d'irriter les dieux, tu as fait aux mortels des présents qui passaient ton pouvoir ; en punition de cette audace tu vas habiter cette roche affreuse, debout, sans sommeil et sans repos. Tu pousseras des soupirs et des cris inutiles. Le cœur de Jupiter est inexorable : un nouveau maître est toujours dur.

LA FORCE.

Eh bien ! que tardes-tu ? quelle vaine pitié ? Quoi, tu ne hais pas un dieu ennemi de tous les dieux, qui a transporté aux mortels tes propres honneurs !

VULCAIN.

Le sang et l'amitié sont bien forts.

LA FORCE.

Il est vrai ; mais ne crains-tu pas encore plus ton père ? oses-tu lui désobéir ?

VULCAIN.

Toujours vous fûtes sans pitié, prête à tout oser.

LA FORCE.

Ta compassion n'est point un remède à ses maux ; pourquoi chercher un secours inutile ?

VULCAIN.

Art qu'exercent mes mains, combien tu m'es odieux !

LA FORCE.

Pourquoi le haïr ? Il n'est point cause de ce qui arrive aujourd'hui.

VULCAIN.

Ah ! que n'est-il plutôt le partage d'un autre !

LA FORCE.

Les dieux peuvent tout, mais non disposer d'eux-mêmes ; Jupiter seul est libre.

VULCAIN.

Je le sais et ne puis le contester.

LA FORCE.

Ne tarde donc plus à l'enchaîner. Déjà ton père s'aperçoit de ta lenteur.

VULCAIN.

Les anneaux pour ses bras sont prêts ; les voilà.

LA FORCE.

Prends-les : fais-y passer ses mains, et à grands coups de marteau cloue ces anneaux au rocher.

VULCAIN.

C'est fait : j'ai obéi avec soin.

LA FORCE.

Frappe encore : serre ; que rien ne se relâche ; il est habile, il pourrait s'échapper.

VULCAIN.

Quant à ce bras, rien ne peut le dégager.

LA FORCE.

Attache l'autre également : qu'il connaisse combien, malgré son adresse, il est inférieur à Jupiter.

VULCAIN.

Va, nul autre ici que Prométhée n'aura de reproches à faire à Vulcain.

LA FORCE.

Enfonce maintenant, avec force, ce coin aigu de diamant, au travers de sa poitrine.

VULCAIN.

Ah ! Prométhée, Prométhée, je gémiss de tes maux.

LA FORCE.

Quoi ! tu tardes encore ? tu pleures sur les ennemis de Jupiter ; crains de pleurer bientôt sur toi-même.

VULCAIN.

Voyez ce spectacle horrible...

LA FORCE.

Je vois un audacieux dignement puni. Allons, passe ces autres chaînes autour de ses reins.

VULCAIN.

Je dois le faire, je le sais. Tes ordres sont superflus.

LA FORCE.

Mes ordres, mes cris te presseront. Descends plus bas : enchaîne ses cuisses.

VULCAIN.

Eh bien, c'est fait ; et je n'ai point tardé.

LA FORCE.

Maintenant attache fortement ces fers à ses pieds : songe à l'examineur sévère de ton ouvrage.

VULCAIN.

Que tes discours s'assortissent bien à tes regards !

LA FORCE.

Sois tendre et sensible, si tu veux ; pour moi l'audace et la dureté, tu le sais, sont mon partage.

VULCAIN.

Allons : tout est fait, retirons-nous.

LA FORCE, à Prométhée.

Insulte maintenant les dieux ; dérobe leurs honneurs pour

en faire part aux hommes. Qui d'entre ces mortels adoucira ton supplice ? Prométhée¹ !... ce nom te convient mal... C'est à toi-même qu'il faudrait un Prométhée, pour te délivrer de tes maux.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE.

O divin Éther, ô souffle ailé des vents, sources des fleuves, flots sans nombre qui ridez la surface des mers, ô terre, mère de tous les êtres, et toi soleil dont les regards embrassent toute la nature, voyez quel traitement un dieu éprouve de la part des dieux ! Voyez à quels maux je vais être en proie pendant des milliers d'années. Regardez les indignes chaînes que le nouveau prince des immortels a forgées pour moi. Hélas ! mon sort présent et futur me fait soupirer... Quel sera le terme de mes peines ? Que dis-je ? Ne sais-je donc pas lire dans l'avenir ; et peut-il m'arriver des malheurs imprévus ? Ne connais-je pas la force invincible de la nécessité ? Subissons courageusement l'arrêt du destin. Hélas ! Je ne puis ni parler ni me taire sur le sort qui m'accable. Infortuné, ce sont les présents que j'ai faits aux mortels qui m'attirent tant de rigueur. J'ai dérobé le feu du ciel, pour leur en faire part ; et ce feu est devenu pour eux le principe de tous les arts, la source de mille avantages. Voilà le crime pour lequel je suis enchaîné, et exposé sur cette roche à toutes les injures de l'air... Mais quel bruit, quelle odeur parvient jusqu'à moi ? Quelle divinité, quel homme, quel demi-dieu vient sur cette roche isolée, être le

1. Prométhée signifie prévoyant.

témoin de ma peine ? Que veut-il ? Ah ! qui que vous soyez, venez, voyez chargé de chaînes un dieu malheureux, que son amitié pour les humains a fait haïr de Jupiter et de tous les dieux qui forment sa cour. Hélas !... j'entends voler des oiseaux ; le bruit s'approche ; l'air résonne du battement léger de leurs ailes... Tout ici m'épouvante.

SCÈNE III.

PROMÉTHÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Ne crains rien ; ce sont des divinités amies, que des ailes légères apportent sur ce sommet. Notre père n'a cédé qu'avec peine à nos instances ; et les vents nous ont favorisées. Le bruit du marteau a retenti jusqu'au fond des antres marins ; et, surmontant la pudeur, sans rougir d'être à demi nues¹, nous nous sommes élancées sur un char ailé.

PROMÉTHÉE.

Filles de la féconde Thétis et du dieu dont les flots inquiets entourent toute la terre, regardez, voyez de quels liens enlacé sur la cime de ce roc, j'habiterai désormais une demeure que nul ne m'enviera.

LE CHŒUR.

Je le vois, Prométhée, et un nuage de terreur, grossi de larmes, se répand sur mes yeux, quand je considère ton corps flétri sous le poids de ces chaînes de diamant. De

1. Le texte dit : Sans être chaussées.

nouveaux maîtres règnent dans l'Olympe ; Jupiter y dicte injustement de nouvelles lois : ceux qu'on redoutait jadis ont disparu devant lui.

PROMÉTHÉE.

En me chargeant de ces liens indissolubles, que ne m'a-t-il précipité sous la terre, au fond du séjour infernal des morts, dans l'abîme du Tartare ! Là du moins j'échapperais aux regards insultants des hommes et des dieux ! Mais non ; triste jouet des airs, il faut que mon tourment réjouisse mes ennemis.

LE CHŒUR.

Eh ! quel dieu porte un cœur assez féroce pour se réjouir d'un tel spectacle ? quel autre que Jupiter ne compatit pas à tes maux ? Pour lui, son cœur, toujours inexorable et jaloux, tyrannise la génération céleste, et ne cessera point qu'il n'ait assouvi sa cruauté, ou qu'un heureux effort n'ait renversé son trône, maintenant trop affermi.

PROMÉTHÉE.

Tout chargé que je suis des plus honteuses chaînes, ce prince des immortels sera contraint de recourir à moi pour connaître le nouvel ennemi qui doit lui enlever son sceptre et ses honneurs. Mais en vain emploiera-t-il les charmes séducteurs de la persuasion, en vain fera-t-il éclater les plus terribles menaces, je ne lui déclarerai point ce secret qu'il n'ait brisé mes fers et réparé mon injure.

LE CHŒUR.

Toujours la même audace ! Au comble de l'infortune, tu ne sais point plier : ta bouche ne respecte rien. L'effroi saisit mon cœur ; je tremble pour toi. Quelle sera la fin de tes peines ? L'âme du fils de Saturne est impénétrable, et son cœur est inflexible.

PROMÉTHÉE.

Jupiter est inflexible; je le sais. Sa volonté seule est pour lui la justice. Toutefois, à des coups inattendus cette âme dure s'amollira ; ce courroux indomptable s'apaisera : avec un empressement égal au mien, il recherchera mon secours et mon amitié.

LE CHŒUR.

Mais pour quelle offense Jupiter te fait-il subir un traitement si barbare ? quelle est ta faute ? parle, si ce n'est point une peine pour toi.

PROMÉTHÉE.

Hélas ! il m'est douloureux de le dire ; il m'est douloureux de le taire : et tout sert à ma peine. La haine venait d'éclater entre les immortels, et la division régnait parmi eux. Les uns voulaient, chassant Saturne, donner le sceptre à Jupiter ; les autres, au contraire, s'efforçaient d'écarter pour toujours celui-ci du trône. Je donnai, mais en vain, les plus sages conseils aux enfants du ciel et de la terre, aux Titans. Leur superbe audace dédaignait la ruse et l'adresse ; ils croyaient triompher sans peine par leurs propres forces. Pour moi, Thémis ma mère, et la Terre elle-même, qu'on adore sous tant de noms divers, m'avaient plus d'une fois prophétisé que, dans le combat qui se préparait, la force et la violence ne seraient d'aucun avantage ; que la ruse seule déciderait de la victoire. Lorsque je leur annonçais cet oracle, à peine daignaient-ils m'écouter. Dans cette conjoncture il me parut plus sage, me joignant à ma mère, d'embrasser de plein gré le parti de Jupiter, qui de lui-même aussi m'invitait à me réunir à lui. Par moi, par mes avis, il sut précipiter dans les noirs et profonds abîmes du Tartare l'antique Saturne avec tous ses défenseurs. Après un pareil service, voilà l'indigne prix dont m'a

payé ce tyran du ciel; et tel est le vice ordinaire de la tyrannie : l'ingratitude envers ses amis. Mais ce que vous demandez, la cause de mon supplice, je vais vous l'apprendre. A peine assis sur le trône de son père, distribuant à tous les dieux des honneurs et des récompenses, il tâcha d'affermir son empire. Dans ce partage, loin d'avoir égard aux malheureux mortels, il voulait en anéantir la race entière, et en reproduire une nouvelle. Personne ne parut s'y opposer; seul je l'osai; seul j'empêchai qu'écrasés de la foudre, les humains n'allassent peupler les enfers. Telle est la cause des rigueurs qui m'accablent; voilà ce qui m'attire ce traitement douloureux à subir, horrible même à voir. J'ai eu pitié des mortels; personne n'a eu pitié de moi. Je suis traité sans miséricorde; mais mon supplice même est l'opprobre de mon tyran.

LE CHŒUR.

Ah ! Prométhée, quel cœur de roche ou de fer pourrait ne pas compatir à tes maux ! Pourquoi les ai-je vus ? mon cœur en est pénétré de douleur.

PROMÉTHÉE.

Sans doute, mes amis en auront compassion.

LE CHŒUR.

Mais, n'as-tu rien fait de plus ?

PROMÉTHÉE.

Par moi les hommes ne désirent plus la mort.

LE CHŒUR.

Quel remède leur as-tu donné contre le désespoir ?

PROMÉTHÉE.

J'ai placé chez eux l'espérance aveugle.

LE CHŒUR.

Don précieux que tu as fait aux mortels !

PROMÉTHÉE.

De plus, je leur ai fait part du feu céleste.

LE CHŒUR.

Le feu ! quoi, les mortels possèdent ce brillant trésor !

PROMÉTHÉE.

Oui ; et de ce maître ils apprendront bien des arts.

LE CHŒUR.

Voilà donc les crimes pour lesquels Jupiter te fait une si cruelle injure ! Mais, n'auras-tu point de relâche ? N'y aurait-il pas un terme à tes maux ?

PROMÉTHÉE.

Nul autre terme que celui qu'il voudra.

LE CHŒUR.

Voudra-t-il qu'il y en ait ? et quel espoir as-tu ? ah ! Prométhée, tu as offensé Jupiter. Mais te reprocher cette offense ne serait point un plaisir pour mon cœur, et serait une peine pour le tien. Laissons ce discours ; cherchons plutôt le moyen de hâter ta délivrance.

PROMÉTHÉE.

Qu'il est aisé, dans le port, d'exhorter et de conseiller ceux qui sont dans la tourmente ! J'ai offensé Jupiter ; je le sais : j'ai voulu l'offenser ; je ne le nie point. Pour secourir les mortels, je me suis perdu moi-même. Mais je n'ai pas dû croire que je serais ainsi condamné à me voir consumé sur ces rocs, au sommet désert de ce mont inhabitable. Vous cependant, ne vous contentez point de déplorer mon malheur présent ; descendez près de moi ; venez apprendre le sort qui m'est réservé, et connaissez tout mon destin. Ne me refusez point ; compatissez à un malheureux. Hélas ! l'infortune voltige autour de nous, et menace toutes les têtes.

LE CHŒUR.

Tu nous persuaderas sans peine, ô Prométhée ! D'un pied léger nous descendrons de ce rapide char, et, quittant le séjour aérien des oiseaux, nous approcherons de ce roc escarpé : nous apprendrons volontiers l'histoire de tes malheurs.

(Elles descendent de leur char ailé).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, LE CHOEUR, L'OcéAN, MONTÉ SUR UN ANIMAL AILÉ.

L'OcéAN.

J'arrive enfin près de toi, Prométhée, après avoir traversé des pays immenses, sur ce monstre ailé, que ma volonté conduit sans le secours du frein ; je partage tes maux, n'en doute point : le sang qui nous unit m'en fait une loi. Mais quand tu me serais étranger, personne encore ne me serait plus cher que toi. Je ne sais ni mentir, ni flatter ; tu le reconnaîtras bientôt. Parle ; dis comment je puis te secourir ; l'Océan sera toujours ton plus fidèle ami.

PROMÉTHÉE.

Eh quoi ! vous aussi, vous voulez être témoin de ma peine ! Vous osez quitter les mers qui portent votre nom, et vos grottes formées par la nature pour chercher ces montagnes qui ne produisent que du fer. Est-ce curiosité, est-ce compassion qui vous amène ? Regardez ce spectacle ; voyez quel traitement j'endure, moi, l'ami de Jupiter, qui seul l'aidai à monter sur le trône.

L'OcéAN.

Je le vois, Prométhée ; et, quelle que soit ta sagacité, je te donne un avis. Rentre en toi-même ; un nouveau maître règne sur les dieux ; prends de nouveaux sentiments. Si tu tiens toujours ces propos outrageants, du haut de l'Olympe

Jupiter peut t'entendre, et bientôt tes maux aggravés te feront regretter ta peine présente. Malheureux, étouffe un courroux impuissant, tâche d'obtenir grâce. Ce conseil peut-être te paraît d'un vieillard ; mais, tu vois, Prométhée, ce qu'attire un discours présomptueux. Rien ne t'humilie ; tu ne cèdes point au malheur, et tu cherches à redoubler celui qui t'accable. Crois-moi, plie sous le joug ; songe quel monarque sévère et souverain règne aujourd'hui. Je vais le trouver ; j'essayerai d'en obtenir ta délivrance. Toi, cependant, modère-toi ; ne déchaîne point ta langue audacieuse. Éclairé comme tu l'es, ignores-tu quelle punition suit un discours imprudent ?

PROMÉTHÉE.

J'admire votre bonheur de n'être pas vous-même traité en coupable, vous mon complice et mon aide. Mais cessez, quittez un inutile soin. Vous ne le fléchirez point ; il est inébranlable. Craignez que votre voyage ici ne vous attire quelque malheur.

L'OCÉAN.

Tu conseilles les autres bien mieux que toi-même ; tu m'en donnes la preuve. Mais n'arrête point mon zèle ; je me flatte, oui, je me flatte d'obtenir cette grâce de Jupiter ; il te délivrera de tes maux.

PROMÉTHÉE.

Je reconnais vos soins, et les reconnâtrai toujours. Votre amitié ne se lasse point ; mais ne faites point d'efforts pour me servir ; ceux que vous tenteriez seraient vains. Modérez votre zèle, éloignez-vous de ces lieux. Si je suis malheureux, je ne veux entraîner personne dans l'abîme.

L'OCÉAN.

Mais puis-je t'abandonner ? puis-je oublier ton frère Atlas, qui, courbé vers les portes du couchant, soutient sur ses

épaules le pesant fardeau du ciel et de la terre? Ai-je pu voir, sans pitié, l'habitant des antres de Cilicie, ce fils de la terre, ce géant prodigieux, l'audacieux Typhon aux cent têtes, précipité par un bras victorieux, lui qui défiait tous les dieux? sa bouche effroyable vomissait la mort; ses yeux lançaient des flammes étincelantes; on eût dit qu'il allait briser le trône de Jupiter. Mais le trait inévitable de ce dieu, la foudre armée de ses carreaux l'atteint; soudain, ses menaces insolentes sont confondues; frappé du tonnerre, embrasé jusqu'au fond des entrailles, ses forces l'abandonnent; il tombe, et son corps sans vigueur est maintenant étendu près du détroit de Charybde, où il brûle sous les racines de l'Etna; tandis que Vulcain, assis au sommet de ce mont, y forge avec bruit des masses de fer ardentes. De là s'élanceront un jour des torrents de feu, dont la flamme dévorante engloutira les vastes et fertiles champs de la Sicile. Ainsi, tout pulvérisé qu'il est par la foudre, Typhon, dans sa rage, exhalera encore les tourbillons fumeux d'un feu toujours renaissant.

PROMÉTHÉE.

Instruit par l'expérience, vous n'avez pas besoin de mes conseils. Songez à vous. Pour moi, je supporterai mon sort jusqu'à ce que le courroux de Jupiter soit adouci.

L'OCÉAN.

Mais ne sais-tu pas, Prométhée, que les discours peuvent apaiser la colère la plus immodérée?

PROMÉTHÉE.

Oui, si l'on attend l'instant favorable; non, si l'on choque violemment un esprit irrité.

L'OCÉAN.

Mais quel risque y a-t-il à le tenter? répons.

PROMÉTHÉE.

C'est peine inutile, folie et simplicité.

L'OCÉAN.

Eh bien, laisse-moi cette folie, cette simplicité; la sagesse la plus utile est celle qui paraît folie.

PROMÉTHÉE.

Mais cette fausse démarche me sera imputée.

L'OCÉAN.

Tu veux donc que je m'en retourne sans essayer de te servir?

PROMÉTHÉE.

Craignez que votre pitié ne vous fasse un ennemi.

L'OCÉAN.

De qui? du nouveau maître du ciel?

PROMÉTHÉE.

De lui-même. Gardez-vous de jamais l'irriter.

L'OCÉAN.

Ton malheur, il est vrai, est une forte leçon.

PROMÉTHÉE.

Ne l'oubliez jamais. Partez, hâtez-vous.

L'OCÉAN.

Je t'en crois, et je suis ton conseil. Déjà ce quadrupède léger secoue ses ailes et frappe l'air; il reverra volontiers sa demeure.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

O Prométhée! je plains ton malheureux destin. Une source de larmes coule de mes yeux attendris; mes joues sont baignées d'humides pleurs. Jupiter exerce à son gré un

pouvoir tyrannique; il déploie son orgueilleuse autorité sur des dieux plus anciens que lui.

Tout gémit dans ces lieux sur ton sort et sur celui de tes frères, dépouillés de leurs honneurs antiques et de leur gloire.

Tous les peuples de la féconde Asie; les filles guerrières fixées dans la Colchide; les Scythes vagabonds répandus aux extrémités de la terre, autour du marais Méotide; le belliqueux Arabe; et la nation féroce, armée de lances aiguës, qui habite le sommet escarpé du Caucase; tous compatissent à ce sort lamentable. Atlas, cet infortuné Titan, était le seul d'entre les dieux que nous eussions encore vu chargé des chaînes pesantes de la douleur; Atlas, qui porte sur son dos le poids énorme du ciel et de ses pôles. Les flots en mugissent à ses pieds, l'abîme en gémit, l'ancre noir de Pluton en frémit sous l'épaisseur du monde, et les sources limpides des fleuves en murmurent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, LE CHOEUR.

PROMÉTHÉE.

Ne pensez pas que mon silence soit l'effet de l'orgueil ou du dédain; mais mon âme succombe à l'idée de l'indigne état où je suis. Cependant à quel autre qu'à moi ces nouveaux dieux doivent-ils les honneurs dont ils jouissent? Mais n'en parlons plus: ce serait répéter ce que vous savez déjà. Apprenez seulement quel était le malheureux sort des hommes, et comme, de stupides qu'ils étaient, je les ai rendus inventifs et industriels; non que j'aie à m'en plaindre, mais pour vous faire connaître l'étendue de mes bienfaits. Avant moi ils voyaient, mais voyaient mal; ils entendaient, mais ne comprenaient pas. Pareils aux fantômes d'un songe, depuis des siècles ils confondaient tout. Ne sachant se servir ni de briques ni de charpente pour construire des maisons éclairées, ils habitaient, comme l'avide fourmi, des antres obscurs, creusés sous la terre. Nul signe certain ne leur faisait distinguer la saison des frimas de celle des fleurs, des fruits ou des moissons. Sans réflexion, ils agissaient au hasard, jusqu'au moment où je leur fis observer le lever, et, ce qui est encore plus difficile à connaître, le coucher des astres. Pour eux, j'ai trouvé la plus belle des sciences, celle des nombres; j'ai formé l'as-

semblage des lettres; et j'ai fixé la mémoire, mère des muses, âme de la vie. C'est moi qui le premier ai accouplé les animaux sous le joug, afin qu'asservis aux hommes, attelés ou chargés, ils succédassent à leurs plus pénibles travaux. Par moi les coursiers accoutumés au frein ont traîné des chars pour la pompe du luxe opulent; nul autre que moi n'a inventé ces voitures ailées dans lesquelles les nautoniers peuvent errer sur les mers. Infortuné! après tant d'inventions pour aider les mortels, je ne trouve pour moi-même aucun moyen de terminer les maux que j'endure!

LE CHŒUR.

Tu as manqué de jugement, et tu en portes une cruelle peine. Mauvais médecin, tu désespères dans tes propres maux et ne sais quels remèdes y appliquer.

PROMÉTHÉE.

Écoutez le reste, et vous admirerez bien plus les arts et l'industrie que j'ai donnés aux mortels. Avant moi, et c'est ici mon bienfait le plus grand, étaient-ils attaqués de quelque maladie, nul secours pour eux, soit en aliments, soit en potions, soit en topiques, nul médicament; ils périssaient. Aujourd'hui, par les compositions salutaires que j'ai enseignées, tous les maux se guérissent. J'ai fondé, dans tous les genres, la divination. J'ai, le premier, distingué parmi les songes les visions véritables, expliqué les pronostics difficiles et les présages fortuits en voyage, défini exactement le vol des oiseaux de proie; ceux de ces animaux qui, de leur nature, sont d'un augure heureux ou sinistre; ce qu'il peut y avoir entre eux de haine, d'amour ou d'union; ce que le poli et la couleur des entrailles des victimes a d'agréable aux dieux; et la beauté diverse des formes du fiel et du foie. Étendant sur le feu, dans une enveloppe de graisse, les viscères et les cuisses, j'ai conduit les mortels à une science

difficile, et fait parler aux yeux des signes flamboyants, jusqu'alors invisibles. Ce n'est pas tout; ces biens utiles, enfouis dans la terre, l'airain, le fer, l'argent et l'or, qui se vantera de les avoir découverts avant moi? nul sans doute, s'il ne veut être imposteur. En un mot, tous les arts, chez les humains, sont dus à Prométhée.

LE CHŒUR.

Après avoir trop fait pour les mortels, ne t'abandonne point toi-même dans le malheur. J'espère que, délivré de ces liens, tu pourras encore être aussi puissant que Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Non. Ce n'est pas ainsi que l'a réglé le sort inévitable. Ce n'est qu'après avoir subi des tortures, des maux sans nombre, que je sortirai de ces fers : l'art est trop faible contre la nécessité.

LE CHŒUR.

Et quel est l'arbitre de cette nécessité?

PROMÉTHÉE.

La triple Parque, et les Furies qui n'oublient rien.

LE CHŒUR.

Quoi ! Jupiter est moins fort qu'elles?

PROMÉTHÉE.

Oui ; lui-même n'évitera point son destin.

LE CHŒUR.

Et quel peut être ce destin, sinon de régner toujours?

PROMÉTHÉE.

Ne me le demandez point ; n'insistez pas.

LE CHŒUR.

Il est donc bien redoutable ce secret que tu gardes?

PROMÉTHÉE.

Cherchez un autre entretien ; il n'est pas temps de révélé-

ler ce mystère. Qu'il reste plus caché que jamais; c'est de ma discrétion que dépend ma délivrance de ces indignes fers et la fin de mes peines.

SCÈNE II.

LE CHOËUR.

Que jamais celui qui règle tout, Jupiter, n'ait à opposer sa force à mes désirs! Que jamais je ne tarde à honorer les dieux par de sacrées hécatombes, près des sources intarissables de l'Océan mon père! Que jamais je ne pêche en mes discours! et que ces maximes, gravées dans mon esprit, ne s'en effacent jamais!

Il est doux de passer une immortelle vie dans une sécurité parfaite, en nourrissant son âme des plaisirs les plus purs. Je frémis, quand je te vois déchiré de mille maux. Ah! Prométhée, tu n'as point craint Jupiter; par un penchant naturel tu as trop flatté les humains. Où est le fruit de cette imprudente amitié? Malheureux! dis: quel secours, quelle ressource t'apportent ces créatures éphémères? Ne connaissais-tu pas l'impuissance inactive, pareille aux songes, qui enchaîne les aveugles humains? Jamais leurs complots ne prévaudront contre l'ordre établi par Jupiter.

Ton sort funeste est ma leçon, ô Prométhée. Combien, aujourd'hui, mes hymnes doivent différer de ceux que, pour célébrer ton hymen, je chantais dans ma joie autour de ton bain et de ton lit; ce jour, où vaincue par tes dons, notre sœur Hésione devint ton épouse et partagea ta couche.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

IO, PROMÉTHÉE, LE CHŒUR.

Io.

Quel est ce pays? Qui l'habite?... Qui vois-je enchaîné sur ces roches glacées... De quel crime te punit-on ainsi?... Apprends-moi dans quels lieux mon destin m'amène... Ah ciel! un nouvel accès de fureur me transporte... O terre! éloigne cette ombre d'Argus ton enfant... Je frémis à l'aspect de ce pâtre aux cent yeux... Il me suit avec ses regards perfides... Quoi, la mort même ne l'arrête pas! Malheureuse!... Il sort des enfers pour me poursuivre... pour me faire errer affamée de rivages en rivages... Cette flûte, dont la cire unit les tuyaux, soupire encore des sons assoupissants!... Ah! dieux... où suis-je? où m'amène ma course vagabonde? Fils de Saturne de quelle faute m'as-tu jamais trouvée coupable pour m'attacher à ce sort? Peux-tu tourmenter ainsi de terreurs frénétiques une malheureuse qui ne se connaît plus? Que plutôt ta foudre m'écrase! que la terre m'engloutisse! que les monstres marins me dévorent! Grand dieu! que m'envies-tu dans ce vœu? Tant de courses errantes et pénibles m'ont assez exercée; ne puis-je apprendre où mes maux finiront?

LE CHŒUR, à *Prométhée*.

Entends-tu la voix de cette jeune fille¹.

1. Le texte ajoute, en un seul mot: Qui porte des cornes de vache.

PROMÉTHÉE.

Puis-je ne pas entendre celle qu'agite ce transport, la fille d'Inachus, pour qui le cœur de Jupiter brûla d'amour, et que Junon jalouse tourmente par des courses longues et forcées !

Io.

Qui t'a appris le nom de mon père ? Réponds à une infortunée. Qui donc es-tu ? malheureux toi-même, comment sais-tu si bien mes malheurs ? Tu connais le fléau du ciel qui me consume et me déchire d'un pressant aiguillon. Hélas, affamée, j'ai couru jusqu'ici par élans et par bonds ; un pouvoir ennemi m'opprime. Quels infortunés furent jamais tourmentés autant que moi ? Mais parle sans détour, qu'ai-je ou n'ai-je pas encore à souffrir ? Est-il quelque remède à mes maux ? Si tu le connais enseigne-le moi ; parle, ne le cèle point à une fille malheureuse toujours errante.

PROMÉTHÉE.

Je te dirai promptement ce que tu désires apprendre ; je le dirai sans énigmes, simplement, et comme on doit parler à un ami. Tu vois celui qui a donné le feu aux mortels, Prométhée.

Io.

O bienfaiteur commun des humains, malheureux Prométhée, comment as-tu mérité ce supplice ?

PROMÉTHÉE.

J'en achevais dans le moment le récit déplorable...

Io.

Et moi, ne puis-je espérer la grâce...

PROMÉTHÉE.

De quoi ? tu peux tout attendre de moi...

Io.

De savoir qui t'a lié sur ce roc escarpé.

PROMÉTHÉE.

L'ordre de Jupiter, et la main de Vulcain.

Io.

Et de quel crime portes-tu la peine ?

PROMÉTHÉE.

Je t'en ai dit assez ; il suffit.

Io.

Ajoute au moins quel sera le terme de ma course vagabonde.

PROMÉTHÉE.

Il vaut mieux pour toi l'ignorer que l'apprendre.

Io.

Ah ! ne me cache rien de ce qui me reste à souffrir.

PROMÉTHÉE.

Si c'est une faveur que de te le dire, je ne dois pas te l'envier.

Io.

Eh bien ! que ne parles-tu ? qui te retient ?

PROMÉTHÉE.

Rien¹ ; mais je crains d'augmenter ton trouble.

Io.

Ah ! ne prends point pour moi plus de pitié que je ne veux...

PROMÉTHÉE.

Tu l'exiges ; il faut parler : écoute...

LE CHŒUR.

Arrête, daigne aussi nous accorder une grâce. Sachons d'abord d'elle-même l'histoire de ses tourments et de l'infortune qui l'accable ; tu l'instruiras après de ce qui lui est réservé...

1. Littéralement : Nulle jalousie.

PROMÉTHÉE.

Io, c'est à toi de leur complaire : elles sont les sœurs de ton père. D'ailleurs il y a quelque charme à déplorer ses malheurs, quand ceux qui nous entendent doivent partager nos larmes.

Io.

Comment vous refuser ! Sachez donc pleinement ce que vous désirez apprendre ; bien qu'il m'en coûte à raconter la cause et du fléau dont le ciel m'accable, et de l'altération de mes traits. Des songes me visitaient sans cesse dans ma retraite virginale ; une voix flatteuse me disait : Fille trop heureuse, pourquoi t'obstiner à garder ta virginité, quand tu peux former l'hymen le plus glorieux ? C'est pour toi que Jupiter brûle du feu du désir ; c'est avec toi qu'il veut partager les plaisirs de Cypris. Fille d'Inachus, ne dédaigne point le lit de Jupiter. Va dans les plaines fertiles de Lerne, dans les pâturages que ton père arrose, et contente l'œil amoureux d'un dieu infortuné. Tels étaient les songes qui m'occupaient chaque nuit. Je résolus enfin d'en faire part à mon père. Il envoya souvent à Delphes et à Dodone demander ce qu'il fallait dire ou faire pour complaire aux dieux. Longtemps on lui rapporta des oracles ambigus et d'une impénétrable obscurité. Enfin il en vint un qui lui ordonnait clairement de me chasser de ma maison et de ma patrie, afin que je pusse errer jusqu'aux extrémités de la terre. S'il n'obéissait, Jupiter enverrait ses foudres étincelantes, qui anéantiraient la race entière d'Inachus. Sur la foi de cet oracle d'Apollon, mon père me chasse et me ferme sa maison. C'était malgré lui, malgré moi ; mais le pouvoir¹ de Jupiter le forçait à cette violence. Aussitôt ma

1. Littéralement : Le frein de Jupiter.

raison et mes traits s'altérèrent : ces cornes que vous voyez s'élevèrent sur mon front. Déchirée par un aiguillon perçant, d'un bond furieux je m'élançai vers les flots salutaires de Cenchrée et la source élevée de Lerne. Un pâtre, enfant de la terre, l'impitoyable Argus, me suivit; ses yeux innombrables observaient tous mes pas. Un coup inattendu le priva subitement de la vie; mais toujours déchirée, le fléau divin me poursuit de contrées en contrées. Voilà jusqu'à présent mon sort : Si vous savez ce qui me reste à souffrir, déclarez-le moi : dans votre pitié ne me flattez point par un mensonge : la vérité trahie est le plus honteux de tous les maux.

LE CHŒUR.

Ah ! c'est trop : arrêtez. Hélas ! jamais, jamais je n'ai pu m'attendre au récit étrange qui vient de frapper mon oreille, à ces tourments inouïs, insupportables, ces peines, ces terreurs, doubles traits perçants qui glacent mon âme... O destin, destin !... le sort d'Io me fait frissonner.

PROMÉTHÉE.

C'est gémir trop tôt. Vous vous alarmez aisément : attendez que vous ayez tout appris.

LE CHŒUR.

Parle donc, instruis-la. Il est quelque douceur dans les maux de savoir ce qui reste à souffrir.

PROMÉTHÉE.

Vous avez aisément obtenu de moi votre première demande; vous vouliez entendre d'abord d'elle-même le récit de ses peines : écoutez maintenant ce que Junon prépare encore à cette infortunée. Et toi, fille d'Inachus, grave mes discours dans ton esprit; ils t'apprendront le terme de tes courses. Au sortir de ces lieux, tourne tes pas vers les portes

de l'Orient. A travers des déserts que le soc n'a jamais sillonnés, tu arriveras près des Scythes nomades, peuples armés de flèches légères, et qui n'ont, pour demeure, que des cabanes de roseaux élevées sur des chars. Évite-les; et, pour traverser leurs pays, fuis les bords rocailleux de la mer gémissante. A ta gauche ensuite seront les Chalybes, qui forgent le fer : il faut les fuir; ils sont féroces, inhospitaliers. Tu arriveras au fleuve orgueilleux, qui ne dément point son nom¹. N'essaye point de le passer; le passage n'en est facile qu'au Caucase, le plus élevé des monts, et du sommet duquel ce fleuve impétueux prend sa source. La cime du Caucase est voisine des nues; il faut la franchir, et descendre vers le midi; tu y trouveras les Amazones, filles guerrières, qui abhorrent les hommes, et qui se fixeront un jour à Thémiscyre, près du Thermodon, là où s'avance dans le Pont l'âpre dent de la roche Salmydessienne, hôtesse redoutée du nocher, marâtre des vaisseaux; elles te guideront elles-mêmes avec plaisir. Ainsi tu arriveras à l'isthme des Cimmériens, aux portes étroites du marais Méotide. Là, d'un courage ferme, quitte la terre, franchis la mer : les mortels garderont à jamais la mémoire de ton trajet, ce détroit sera nommé le Bosphore à cause de toi. Alors tu n'es plus en Europe : tu entres en Asie. Eh bien, que vous en semble? Est-il assez violent ce tyran du ciel? c'est pour ravir à cette infortunée ses faveurs (un dieu à une mortelle), qu'il l'a condamnée à ces pénibles courses! Et ce que tu viens d'entendre n'est pas même le prélude de tes maux.

Io.

O ciel! Ah, malheureuse!

1. L'Araxe, dont le nom en grec signifie : bruyant, impétueux.

PROMÉTHÉE.

Tu soupîres, tu gémiss¹... que feras-tu quand tu auras tout appris.

LE CHŒUR.

Que pouvez-vous avoir encore de funeste à lui annoncer ?

PROMÉTHÉE.

Un abîme, un océan de malheurs.

Io.

De quoi donc me sert la vie ? Que tardé-je à me précipiter de ce roc escarpé ? La pierre où je m'écraserai sera mon salut. Ne vaut-il pas mieux mourir une fois que souffrir tous les jours ?

PROMÉTHÉE.

Comment supporterais-tu les tourments que j'éprouve ; moi, à qui le sort défend de mourir ? La mort, au moins, termine les souffrances ; mes peines n'auront de fin que quand Jupiter sera dépouillé de sa puissance.

Io.

Quoi ! Jupiter un jour perdrait son empire ! Que j'aurais de plaisir à en être témoin ! puis-je ne le pas désirer, moi qu'il traite si cruellement ?

PROMÉTHÉE.

Il le perdra ; tu peux en être assurée.

Io.

Et qui lui arrachera ce sceptre tyrannique ?

PROMÉTHÉE.

Lui-même, par sa folle imprudence.

Io.

Comment ? explique-toi, si tu le peux sans danger.

1. Littéralement : Tu mugis.

PROMÉTHÉE.

Il doit s'unir à une épouse qui lui donnera lieu de s'en repentir.

Io.

Sera-t-elle déesse ou mortelle ? dis-le, s'il est permis de le dire.

PROMÉTHÉE.

Que t'importe ? Sur ce point je dois me taire.

Io.

Sera-ce elle qui le renversera du trône ?

PROMÉTHÉE.

Elle accouchera d'un fils plus fort que son père.

Io.

Mais ne pourra-t-il point détourner ce malheur ?

PROMÉTHÉE.

Non ; et auparavant je serai délivré de ces liens.

Io.

Et qui t'en délivrera, malgré Jupiter ?

PROMÉTHÉE.

Un de tes descendants ; il faut que cela soit ainsi.

Io.

Que dis-tu ? un de mes fils terminera tes tourments ?

PROMÉTHÉE.

Oui : le dixième après ton arrière-neveu.

Io.

Que cet oracle est encore difficile à comprendre ?

PROMÉTHÉE.

Va, ne cherche point même à connaître ton sort.

Io.

Ah ! ne me prive point d'un avantage dont tu m'as d'abord flattée.

PROMÉTHÉE.

Eh bien ! de deux éclaircissements je t'en accorde un.

Io.

Quels sont-ils ; parle, donne-m'en le choix.

PROMÉTHÉE.

Je te le donne. Choisis de savoir, ou ce qui te reste à souffrir ou le nom de mon libérateur.

LE CHŒUR.

De ces deux grâces, qu'elle obtienne l'une, et moi l'autre ; ne rejette point ma prière : qu'Io sache de toi où elle doit encore errer ; et moi le nom de ton libérateur ; j'ai un ardent désir de l'apprendre.

PROMÉTHÉE.

Vous l'exigez ; je ne puis refuser de répondre à tout ce que vous souhaitez. Io, je te ferai d'abord le récit de tes courses pénibles ; grave-le profondément dans ta mémoire. Lorsque, franchissant la mer mugissante, tu auras passé le détroit qui borne les deux continents, tu t'avanceras vers les portes lumineuses du soleil, jusqu'à ce que tu arrives aux champs Gorgoniens de Cisthine, où demeurent les vieilles filles de Phorcys, trois sœurs au visage de cygne, qui n'ont qu'une dent, qu'un œil en commun, et que jamais n'ont aperçues ni les rayons du soleil, ni l'astre de la nuit. Près d'elles sont les trois autres sœurs, les Gorgones ailées, dont la tête est hérissée de serpents. Abhorrées des humains, nul mortel ne les envisage sans expirer à l'instant : je t'avertis du péril. Mais voici un autre spectacle effrayant : ce sont les Gryphons à la gueule pointue, chiens muets de Jupiter : il faut t'en garantir. Fuis aussi ces guerriers privés d'un œil, ces Arimaspes toujours à cheval, habitants des rives du Pluton, qui roule de l'or dans ses flots : évite-les. De là tu passeras dans une terre éloignée, chez un peuple noir qui

demeure aux sources du jour, d'où sort le fleuve d'Éthiopie. Suis-en les bords jusqu'au Pas, où du haut des monts de Byblis le Nil précipite ses eaux majestueuses et salutaires. Son cours te conduira dans l'île triangulaire de l'Égypte. Io, c'est là que par ordre du destin une nombreuse colonie sortira de toi et de tes enfants. Ma prédiction te paraît-elle obscure, embarrassée ? interroge-moi ; je puis tout expliquer, et plus que je ne veux j'en ai le loisir.

LE CHŒUR.

S'il te reste encore de pénibles courses à lui prédire, si tu en as oublié, achève ; si tu as tout dit, accorde-nous, à notre tour, la grâce que nous t'avons demandée ; souviens-t'en.

PROMÉTHÉE.

Io sait le terme de ses voyages. Mais pour l'assurer que ma prédiction n'est point vaine, je lui dirai ce qu'elle a souffert avant d'arriver ici ; ce lui sera la preuve de mon infailibilité. J'omets une foule de circonstances, et viens à la dernière de ses courses. Quand tu fus arrivée aux champs Molossiens, près de la haute Dodone, l'oracle et le siège du dieu de Thesprotie, où (prodige incroyable !) sont les chênes parlants, qui, tout haut et sans énigmes, te saluèrent l'épouse future de Jupiter (si toutefois ce titre te flatte encore), un nouvel accès t'emportant, tu t'élanças le long du rivage jusqu'au vaste golfe de Rhée ; d'où, par des courses rétrogrades, tu revins péniblement sur tes pas. Éternel monument de ton voyage, le nom d'Ionien, n'en doute pas, restera dans l'avenir à ce golfe. Io, à ce récit, reconnais l'étendue de mon esprit ; il voit bien au delà du présent. Maintenant écoutez toutes également ce qui me reste à dévoiler ; je reprends ma première prédiction. Aux bornes de l'Égypte, près des bouches mêmes et des sables du Nil, est la ville de Canope. C'est là que, te flattant d'une

main caressante, Jupiter par son seul toucher te rendra la raison. De toi naîtra un fils, dont le nom rappellera l'attouchement de ce dieu, le noir Épaphus, qui moissonnera dans toutes ces plaines que baigne le Nil débordé. Sa cinquième génération sera de cinquante sœurs, peuple féminin qui, fuyant les noces incestueuses des fils de leur oncle, viendront malgré elles dans Argos. Ceux-ci transportés d'une aveugle passion, pareils à l'épervier qui presse la colombe, poursuivront un hymen qu'ils n'eussent pas dû poursuivre : un dieu jaloux les en punira. La terre pélasgienne recevra leurs corps immolés dans un complot nocturne par le fer assassin de femmes conjurées. Chaque épouse plongeant un fer tranchant dans le sein de son époux, le privera de la vie. Puisse Vénus visiter ainsi mes ennemis ! Une seule, que l'amour a fléchi, ne tuera point le compagnon de sa couche ; sa rage est émoussée : forcée de choisir, elle aime mieux s'entendre appeler lâche que parricide. D'elle naîtra, dans Argos, une race royale. Pour en suivre exactement l'histoire, il faudrait de trop longs discours ; mais de ce sang sortira le héros, fameux par ses flèches, qui mettra fin à mes tourments. Tel est l'oracle que l'antique titanide, Thémis, ma mère, m'a révélé. Te dire comment et quand tout se vérifiera, c'est ce qui demanderait bien du temps, et tu ne gagnerais rien à l'apprendre.

Io.

Ciel !... O ciel !... un nouvel accès, une fureur nouvelle me brûle !... Le taon me perce de son dard enflammé... Mon cœur agité d'effroi bat à coups redoublés contre mon sein... Mes yeux, roulants, tournent dans ma tête, une rage frénétique m'emporte... Ma langue n'obéit plus, et dans mes paroles confuses la raison lutte vainement contre l'orage d'une odieuse peine.

LE CHŒUR.

Qu'il était sage, qu'il était sage, celui qui, le premier, établit en maxime et débita en apologue¹, que s'allier à ses égaux, c'était le meilleur parti ; et que ce n'était ni chez les riches fastueux, ni chez les nobles orgueilleux, que l'artisan devait chercher une femme !

Jamais, ô Parques, jamais ne me destinez à la couche de Jupiter ! Que jamais je ne sois l'épouse d'un habitant de l'Olympe ! Je frémis quand je vois Io, vierge encore, fuyant l'amour, tourmentée pour son hymen futur, et condamnée par l'inflexible Junon au travail épuisant de tant de courses.

L'hymen, s'il est assorti, n'est point dangereux, je ne le redoute point. Mais, ô amour, que jamais l'œil inévitable d'un dieu trop puissant ne me regarde ! On combat mal dans cette lutte ; elle est pleine d'efforts, et d'efforts vains. Que deviendrais-je ? Comment échapperais-je aux poursuites de Jupiter ?

PROMÉTHÉE.

Tout orgueilleux qu'il est, Jupiter sera humilié : tel sera le fruit de l'hymen qu'il médite ; cet hymen fera tomber son trône et évanouir sa puissance. Alors s'accomplira dans son entier l'imprécation que lança contre lui le vieux Saturne détrôné. De tous les dieux, nul autre que moi ne peut lui apprendre comment il préviendrait ce malheur ; seul je le sais et en connais la manière. Alors, qu'il aille s'asseoir hardiment sur un nuage, faisant gronder son tonnerre, et secouant dans ses mains ses dards enflammés ; rien de cet appareil

1. Eschyle, par un anachronisme assez familier aux poètes Grecs, met dans la bouche du chœur, au temps de Prométhée, un apologue attribué à Pittacus, qui ne vécut que longtemps après le siècle fabuleux. Cet apologue a été mis en vers par Callimaque, et existe parmi les fragments attribués à cet auteur.

ne le garantira d'une chute ignominieuse, tant l'adversaire qui se prépare est terrible ; Géant, qui trouvera des feux plus puissants que la foudre, des éclats plus forts que ceux du tonnerre, et qui brisera l'arme de Neptune, le trident, ce fléau des ondes qui fait trembler la terre. Échoué à cet écueil, Jupiter connaîtra combien il est différent de servir ou de régner.

LE CHŒUR.

Ton désir fait ta prédiction.

PROMÉTHÉE.

Je prédis, et ce que je désire, et ce qui sera.

LE CHŒUR.

Se peut-il que jamais Jupiter ait un maître ?

PROMÉTHÉE.

Oui : et ce ne sera que la moindre de ses peines.

LE CHŒUR.

Et tu ne trembles pas en proférant ces paroles ?

PROMÉTHÉE.

Qu'ai-je à redouter ? le destin m'a fait immortel.

LE CHŒUR.

Mais Jupiter peut aggraver tes tourments.

PROMÉTHÉE.

Qu'il les aggrave, je suis préparé à tout.

LE CHŒUR.

Sage et prudent est celui qui redoute Adrastée¹.

PROMÉTHÉE.

Respectez, priez, flattez éternellement ce maître : pour moi Jupiter est ce que je méprise le plus. Qu'il agisse, qu'il

1. C'est-à-dire la déesse de la vengeance.

exerce à son gré son pouvoir passager ; il ne régnera pas longtemps sur les dieux... Mais j'aperçois son messenger, le ministre de ce tyran moderne ; sans doute il vient m'apporter quelque ordre nouveau.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, LE CHOEUR, MERCURE.

MERCURE.

C'est à toi, subtil esprit, rempli de fiel et d'amertume, criminel envers les dieux, distributeur d'honneur aux mortels, toi qui dérobas le feu céleste, c'est à toi que je parle. Déclare, mon père te l'ordonne, quel est cet hymen dont tu te plais à parler, qui doit lui coûter l'empire. Point d'énigmes, il faut tout dévoiler. Prométhée, ne m'occasionne point un second message... Ce n'est point ainsi, tu le sais, qu'on désarme Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Quel discours arrogant et superbe ! Il est bien digne de l'esclave des dieux. Nouveaux maîtres d'un nouvel empire, vous croyez habiter des palais inaccessibles aux revers. N'en ai-je pas vu tomber deux tyrans ? Je verrai la chute du troisième ; elle sera la plus prompte et la plus honteuse. Penses-tu donc que je craigne, que je tremble sous ces nouveaux dieux ? J'en suis bien éloigné. Va, retourne sans tarder aux lieux d'où tu viens ! Tu n'apprendras rien de moi.

MERCURE.

Voilà donc encore cet orgueil qui a déjà causé tes malheurs !

PROMÉTHÉE.

Sache que je ne changerais pas ma misère pour ton esclavage. J'aime mieux, oui, j'aime mieux être lié à ce roc, que d'être le messenger confident de ton père. Ainsi doit-on outrager qui nous outrage.

MERCURE.

Ah ! sans doute tes maux présents font tes délices.

PROMÉTHÉE.

Mes délices ! Ah ! telles soient les délices de mes ennemis, et de toi le premier !

MERCURE.

Eh quoi ! m'accuses-tu de ton malheur ?

PROMÉTHÉE.

Je n'ai qu'un mot : je hais tous les dieux, tous ceux qui, comblés de mes bienfaits, m'accablent injustement.

MERCURE.

Ta raison est troublée, je le vois ; le mal est violent.

PROMÉTHÉE.

Que ce mal me dure, si c'est un mal de haïr ses ennemis.

MERCURE.

Que tu serais insupportable dans la prospérité !

PROMÉTHÉE, *la douleur lui arrache un soupir.*

Hélas !

MERCURE.

Ce mot, Jupiter ne le connaît point.

PROMÉTHÉE.

Le temps le lui apprendra : le temps mûrit tout.

MERCURE.

Cependant il ne t'a pas rendu sage.

PROMÉTHÉE.

Non, car je ne te parlerais pas, vil esclave.

MERCURE.

Tu ne veux donc point dire ce que mon père désire savoir.

PROMÉTHÉE.

Je lui dois tant ! il faudrait lui complaire.

MERCURE.

Tu me railles ; tu me traites en enfant.

PROMÉTHÉE.

Eh ! n'es-tu pas un enfant ; et plus simple encore, si tu t'attends à tirer de moi quelque lumière ? Il n'est tourment ni ruse qui me force à dévoiler ce secret à Jupiter avant que ces funestes liens soient relâchés. J'ai dit. Maintenant que la foudre étincelante tombe en éclats, que la nature se confonde, que les feux souterrains se mêlent à la neige blanchâtre ; rien ne me fléchira, je ne lui nommerai point celui qui doit le renverser de son trône.

MERCURE.

Mais, vois si cette obstination peut te servir.

PROMÉTHÉE.

Tout est vu, mon parti est pris depuis longtemps.

MERCURE.

Insensé ! ose, ose une fois apprendre de tes malheurs à devenir sage !

PROMÉTHÉE.

En vain tu m'importunes : je suis sourd comme les flots. Ne te figure jamais que, redoutant les desseins de Jupiter, devenu timide comme une femme, j'aie tendre les mains et conjurer l'objet de toute ma haine de me délivrer de mes liens ; j'en suis bien éloigné.

MERCURE.

Tous mes discours, je le vois, sont inutiles. Mes prières ne peuvent te toucher ni t'amollir. Tel qu'un coursier fougueux au joug inaccoutumé, tu mords le frein et résistes à

la rène. Mais en vain tu redoubles de rage, l'effort est impuissant. Rien de plus faible par soi-même que l'orgueil d'un insensé. Si je ne puis te persuader, envisage au moins l'orage inévitable, la tempête de maux qui vont t'assaillir. Jupiter à coups de foudre et de tonnerre brisera ce roc escarpé, et ton corps enseveli demeurera caché sous les éclats de la pierre. Longtemps après tu reparaitras ; mais alors viendra l'aigle insatiable de Jupiter, chien ailé, qui arrachera de ton corps de vastes lambeaux ; convive non invité, qu'un mets noir et sanglant, ton foie, nourrira tout le jour. N'espère point voir la fin de ces tourments, à moins que quelque dieu ne succède à ta place, et ne veuille descendre chez l'invisible Pluton, dans les abîmes obscurs du Tartare. Maintenant, consulte-toi. Ce n'est point ici un vain étalage de menaces. L'arrêt est porté : la bouche de Jupiter ne connaît point les discours mensongers, sa parole s'accomplit toujours. Considère et réfléchis : crois enfin que l'opiniâtreté ne vaut pas la sagesse.

LE CHŒUR.

Mercure veut que, quittant l'orgueil, tu prennes un parti sage et prudent ; ce qu'il dit nous semble convenable, crois-le ; il est honteux pour un sage de persévérer dans sa faute.

PROMÉTHÉE.

Je savais déjà ce qu'il vient de m'annoncer. Qu'un ennemi souffre de la part de son ennemi, rien n'est plus simple. Après cela, tombent sur moi les carreaux tortueux de la foudre ; que le tonnerre, que la guerre des vents furieux éclatent dans l'air, et que leur souffle secoue dans ses fondements la terre et ses racines, et, d'un effort impétueux, confonde les flots de la mer avec les astres de la voûte céleste ; que, par le dur effet d'une force invincible, Jupiter précipite

mon corps au fond du noir Tartare ; quoi qu'il fasse, je vivrai.

MERCURE.

Ces discours, ces vœux, ne sont-ils pas d'un insensé ? Que manque-t-il à ce délire ? Si le sort le secondait, où s'arrêterait sa fureur ? Mais vous qui compatissez à ces maux, éloignez-vous promptement de ces lieux ; l'horrible mugissement du tonnerre peut ébranler trop fortement le siège de vos esprits.

LE CHŒUR.

Ah ! donnez-nous des conseils que nous puissions écouter ; notre oreille ne peut supporter de pareils discours : vous me conseillez l'infamie. Non ; je partagerai ce qu'il lui faudra souffrir. Je suis instruite à détester la trahison ; c'est de tous les vices celui que j'abhorre davantage.

MERCURE.

Souvenez-vous au moins de ce qui vous est annoncé. Si le malheur qui le menace vous atteint, n'imputez rien au sort ; ne dites point que Jupiter vous frappe d'un coup imprévu, et n'en accusez que vous-mêmes. Ce ne sera pas sans être prévenues, ce ne sera pas faute de lumière et de temps que vous vous serez imprudemment embarrassées dans le piège du malheur.

(Mercure s'en va, et les nymphes le suivent).

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE.

En effet, ce n'est plus une menace ; la terre tremble ; l'écho sourd du tonnerre a mugi ; la foudre brille à replis enflammés ; des tourbillons de poussière s'élèvent ; tous les

vents déchaînés se déclarent réciproquement la guerre ; la mer se soulève jusqu'aux cieux : c'est contre moi que Jupiter envoie cette épouvantable tempête... O mon auguste mère, et vous, enveloppe de la commune lumière, divin Éther, voyez quels injustes tourments on me fait souffrir !

FIN.

LES

SEPT CONTRE THÈBES

Tragédie

AVANT-PROPOS

OEdipe eut de Jocaste deux fils, Polynice et Étéocle, avec deux filles, Antigone et Ismène. Il reconnut l'abîme où le destin l'avait plongé et s'en punit en se crevant les yeux, et en laissant son royaume à ses deux fils. Eschyle suppose que ces ingrats ne payèrent ce bienfait que par une étroite prison où ils renfermèrent leur père. Il leur prédit, par forme d'imprécation, qu'ils s'entre-détruiraient par le fer. Polynice et Étéocle, pour se mettre à couvert de cette menace, convinrent de ne jamais se trouver ensemble à Thèbes et de porter la couronne chacun une année tour à tour. Polynice commença, et au bout de l'an révolu, il céda fidèlement le sceptre à son frère. Mais Étéocle ayant goûté les douceurs du trône, fut moins scrupuleux, et refusa de le rendre suivant la convention. Le frère offensé se retire chez Adraste, roi d'Argolide, épouse sa fille, à condition qu'Adraste épousera ses intérêts, lève une armée d'Argiens, vient assiéger Thèbes, et joint son frère. Le succès du combat fut l'accomplissement de la prophétie d'OEdipe. Les deux frères s'entr'égorèrent, et voilà proprement le sujet de la tragédie d'Eschyle. C'est une Thésbaïde. Mais le titre que lui donne Eschyle est plus convenable à son dessein, parce que la pièce roule sur les sept guerriers qui attaquèrent les sept portes de Thèbes. On y verra le plus ancien siège dont il soit fait mention dans l'histoire grecque. Eschyle avait traité auparavant trois sujets qui précèdent celui-ci dans l'histoire de Thèbes, à savoir : *Laius*, le *Sphinx* et *OEdipe*. Les sept chefs sont la seule des quatre tragédies qui soit venue jusqu'à nous.

PERSONNAGES

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.

LE CHOEUR, composé de femmes et filles thébaines.

UN ESPION THÉBAIN.

AUTRE THÉBAIN.

ANTIGONE, } sœurs d'Étéocle.
ISMÈNE, }

UN HÉRAUT.

SIX CAPITAINES THÉBAINS, personnages muets.

THÉBAINS.

La scène est à Thèbes.

Le théâtre doit représenter un temple et une place publique.